JAVIER CERCAS

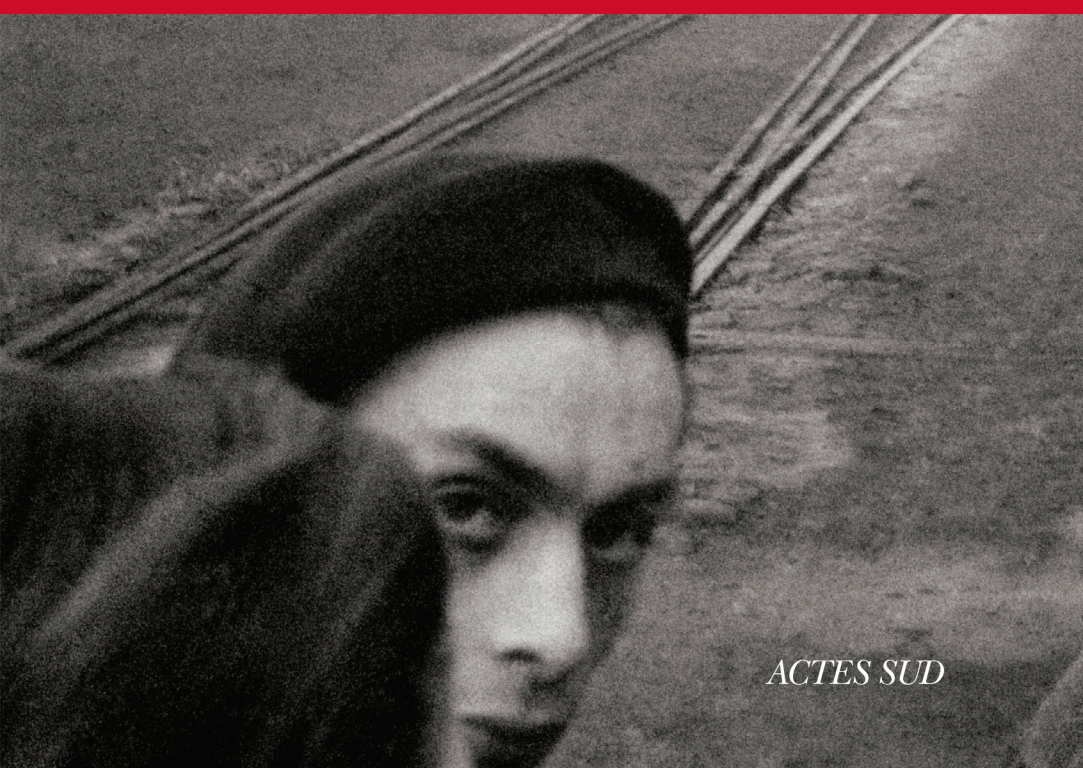
L'IMPOSTEUR

roman traduit de l'espagnol par Élisabeth Beyer et Aleksandar Grujičić

PRIX DU LIVRE EUROPÉEN

– CATÉGORIE FICTION –

ACTES SUD



ACTES SUD

Icône nationale antifranquiste, symbole de l'anarcho-syndicalisme, emblème de la puissante association des parents d'élèves de Catalogne, président charismatique de l'Amicale de Mauthausen, qui pendant des décennies a porté la parole des survivants espagnols de l'Holocauste, Enric Marco s'est forgé l'image du valeureux combattant de toutes les guerres justes. En juin 2005, un jeune historien met au jour l'incroyable imposture : tel un nouvel Alonso Quijano, qui à cinquante ans réinvente sa vie pour devenir Don Quichotte, Enric Marco a bâti le plus stupéfiant des châteaux de cartes ; l'homme n'a jamais, en vérité, quitté la cohorte des résignés, prêts à tous les accommodements pour seulement survivre. L'Espagne d'affronter sa plus grande imposture, et Javier Cercas sa plus audacieuse création littéraire.

L'Imposteur est en effet une remarquable réflexion sur le héros, sur l'histoire récente de l'Espagne et son amnésie collective, sur le business de la "mémoire historique", sur le mensonge (forcément répréhensible, parfois nécessaire, voire salutaire ?), sur la fonction de la littérature et son inhérent narcissisme, sur la fiction qui sauve et la réalité qui tue.

Si, à l'instar de Flaubert, Javier Cercas clame "Enric Marco, c'est moi !", le tour de force de ce roman sans fiction saturé de fiction est de confondre un lecteur enferré dans ses propres paradoxes. Qui n'est pas Enric Marco, oscillant entre vérités et mensonges pour accepter les affres de la vie réelle ? À un degré certes moins flamboyant que celui de ce grand imposteur, chacun ne s'efforce-t-il pas de façonner sa légende personnelle ?

JAVIER CERCAS

Javier Cercas est né en 1962 à Cáceres et enseigne la littérature à l'université de Gérone. Ses romans, traduits dans une trentaine de langues, ont tous connu un large succès international et lui ont valu de nombreux prix.

Chez Actes Sud ont paru Les Soldats de Salamine *(2002),* À petites foulées *(2004),* À la vitesse de la lumière *(2006),* Anatomie d'un instant *(2010) et* Les Lois de la frontière *(2014).*

DU MÊME AUTEUR

LES SOLDATS DE SALAMINE, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 621.
À PETITES FOULÉES, Actes Sud, 2004.
À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 865.
ANATOMIE D'UN INSTANT, Actes Sud, 2010 (prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme, prix Jean-Morer) ; Babel n° 1166.
LES LOIS DE LA FRONTIÈRE, Actes Sud, 2014 (prix Méditerranée étranger) ; Babel n° 1338.

Photographie de couverture : © Werner Bischof/Magnum Photos
Photographie p. 186 : © LA VANGUARDIA, Barcelone

"Lettres hispaniques"

Titre original :
El impostor
Éditeur original :
Penguin Random House, Barcelone
© Javier Cercas, 2014

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05906-4

JAVIER CERCAS

L'imposteur

roman traduit de l'espagnol
par Élisabeth Beyer
et Aleksandar Grujičić

ACTES SUD

Pour Raül Cercas et Mercè Mas.

Si se non nouerit.

Ovide,
Les Métamorphoses, livre III, 348.

I

LA PEAU DE L'OIGNON

1

Je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne savais pas exactement pourquoi je ne voulais pas l'écrire ou bien si, je le savais, mais je ne voulais pas le reconnaître ou je ne l'osais pas ; ou pas complètement. Le fait est que, pendant plus de sept ans, je me suis refusé à écrire ce livre. Entre-temps, j'en ai écrit deux autres, sans cesser de penser à celui-ci ; loin de là : à ma manière, tandis que j'écrivais ces deux livres, j'écrivais aussi celui-ci. Ou peut-être était-ce ce livre-ci qui, à sa manière, m'écrivait moi.

Les premiers paragraphes d'un livre sont toujours les derniers que j'écris. Ce livre est terminé. Ce paragraphe est le dernier que j'écris. Et, comme c'est le dernier, je sais à présent pourquoi je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne voulais pas l'écrire parce que j'avais peur. Je le savais depuis le début mais je ne voulais pas le reconnaître ou je ne l'osais pas ; ou pas complètement. Ce n'est que maintenant que je sais que ma peur était justifiée.

J'ai fait la connaissance d'Enric Marco en juin 2009, quatre ans après qu'il est devenu le grand imposteur et le grand maudit. Nombreux seront ceux qui se souviendront encore de son histoire. Marco était un octogénaire de Barcelone qui s'était, pendant presque trois décennies, fait passer pour un ancien déporté dans l'Allemagne d'Hitler et un survivant des camps nazis, qui avait pendant trois ans présidé la grande association espagnole des anciens déportés, l'Amicale de Mauthausen, qui avait tenu des centaines de conférences et accordé des dizaines d'entretiens, qui avait reçu d'importantes distinctions officielles et avait parlé au

Parlement espagnol au nom de tous ses prétendus compagnons de malheur, jusqu'à ce que, début mai 2005, on découvre qu'il n'était pas un ancien déporté et qu'il n'avait jamais été prisonnier dans un camp nazi. La découverte a été faite par un obscur historien du nom de Benito Bermejo, juste avant la célébration à Mauthausen du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis, une cérémonie à laquelle assistait pour la première fois un président de gouvernement espagnol et où Marco allait jouer un rôle important, auquel il a cependant dû renoncer au dernier moment à la suite de la révélation de son imposture.

J'ai fait la connaissance de Marco au moment où je venais de publier mon dixième livre, *Anatomie d'un instant*, mais je ne traversais pas une bonne période. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi. Ma famille semblait heureuse, mon livre était un succès ; il est vrai que mon père était décédé, mais depuis presque un an, un délai qui aurait dû être suffisant pour me laisser digérer sa mort. Je ne sais pas comment, mais j'en suis arrivé un jour à la conclusion que la cause de ma tristesse résidait dans mon livre récemment publié ; non seulement parce qu'il m'avait physiquement et mentalement épuisé, mais aussi (ou surtout) parce que c'était un livre bizarre, un étrange roman sans fiction, un récit rigoureusement réel, dépourvu du moindre recours à l'invention ou à la fantaisie. Je croyais que c'était ça qui m'avait tué. Je me répétais à toute heure, comme s'il s'agissait d'une consigne : "La réalité tue, la fiction sauve." Je luttais tant bien que mal contre l'inquiétude et les crises de panique, je me couchais en pleurant, je me réveillais en pleurant et je passais mes journées à me cacher des gens afin de pouvoir pleurer.

Pour m'en sortir, j'ai décidé d'écrire un autre livre. Les idées ne me manquaient pas, mais le problème était qu'elles concernaient dans leur majorité des récits sans fiction. J'avais aussi des idées de fiction ; surtout trois : la première était un roman sur un professeur de métaphysique de l'université pontificale de Comillas qui s'entichait éperdument d'une comédienne porno et finissait par se rendre à Budapest pour faire sa connaissance, lui déclarer son amour et la demander en mariage ; la deuxième s'appelait *String* et était le premier volet d'une série policière dans laquelle le protagoniste était un détective du nom de Juan Luis Manguerazo ;

la troisième parlait de mon père et commençait avec une scène où je le ressuscitais et dans laquelle on s'enfilait une omelette au chorizo et des cuisses de grenouilles au Figón, un restaurant du Cáceres de sa jeunesse où on avait déjà déjeuné ensemble en tête à tête.

J'ai essayé d'écrire ces trois fictions ; cela s'est soldé par trois échecs. Un jour, ma femme m'a lancé un ultimatum : soit je prenais un rendez-vous chez un psychanalyste, soit elle demandait le divorce. Je me suis sans tarder rendu chez le psychanalyste qu'elle-même m'avait recommandé. C'était un homme chauve, distant et tortueux, avec un accent impossible à identifier (tantôt il semblait chilien ou mexicain, tantôt catalan, ou peut-être russe) qui les premiers jours n'a pas arrêté de me tancer pour m'être présenté dans son cabinet à l'article de la mort. J'ai passé ma vie à me moquer des psychanalystes et de leurs fantasmagories pseudo-scientifiques mais je mentirais en disant que ces séances-là n'ont servi à rien : elles m'ont au moins fourni un endroit où pleurer toutes les larmes de mon corps ; je mentirais aussi si je n'avouais pas que, plus d'une fois, j'ai failli m'extraire du divan pour en venir aux mains avec le psychanalyste. Cela dit, il a immédiatement tenté de m'orienter vers deux conclusions. La première, qu'il ne fallait pas attribuer la responsabilité de tous mes malheurs à mon roman sans fiction ou récit réel, mais à ma mère, ce qui explique que je sortais souvent de son cabinet avec l'envie d'étrangler cette dernière dès que je la reverrais ; la seconde conclusion était que ma vie était une bouffonnerie et moi un bouffon, que j'avais choisi la littérature pour mener une existence libre, heureuse et authentique, mais que je menais une existence fausse, aliénée et malheureuse, que j'étais un type qui jouait au romancier, trichait et trompait son monde mais qu'en réalité, je n'étais qu'un imposteur.

Cette dernière conclusion a fini par me paraître plus probable (et moins banale) que la première. C'est elle qui m'a fait me rappeler Marco ; Marco et une lointaine conversation sur Marco lors de laquelle on m'avait traité d'imposteur.

Il faut revenir ici quelques années plus tôt, juste au moment où l'affaire Marco a éclaté. Elle a provoqué un scandale dont les échos sont parvenus jusqu'au dernier recoin de la planète, mais en

Catalogne, où Marco était né et où il avait vécu depuis presque toujours, où il avait été une personne très populaire, la découverte de son imposture a provoqué plus d'émotion que nulle part ailleurs. Ne serait-ce que pour cela, il était donc logique que je m'intéresse à l'affaire. Mais ce n'était pas tout. Par ailleurs, le verbe *intéresser* est trop faible : plus que de m'intéresser à l'affaire Marco à proprement parler, j'ai tout de suite conçu l'idée d'écrire sur le sujet, comme si je sentais qu'il y avait chez Marco quelque chose qui me concernait profondément. Cela m'inquiétait ; cela produisait chez moi également une espèce de vertige, une vague appréhension. Toujours est-il que, aussi longtemps que le scandale a duré dans les médias, j'ai dévoré tout ce que je trouvais sur Marco ; quand j'ai appris que quelques personnes de mon entourage connaissaient ou avaient connu Marco ou qu'elles lui avaient simplement prêté une certaine attention, je les ai invitées à déjeuner chez moi pour parler de lui.

Le déjeuner a eu lieu à la mi-mai 2005, peu après que l'affaire a éclaté. À cette époque-là, je donnais des cours à l'université de Gérone et j'habitais dans un quartier aux abords de la ville, dans une petite maison avec jardin. D'après mes souvenirs, étaient présents à cette réunion, outre mon fils, ma femme et ma sœur Blanca, deux de mes collègues de la faculté de lettres, Anna Maria Garcia et Xavier Pla. Ma sœur Blanca était la seule parmi nous à bien connaître Marco parce que, quelques années plus tôt, elle avait siégé en même temps que lui au comité de direction de la FAPAC, une association de parents d'élèves dont ils avaient été tous les deux vice-présidents pendant longtemps ; elle, de la circonscription de Gérone ; Marco, de celle de Barcelone. À la surprise générale, pendant le repas, Blanca a décrit un petit vieux charmant, hyperactif, coquet et jovial, prêt à tout pour faire la une, sans essayer de cacher la sympathie que lui avait inspirée à l'époque le grand imposteur et le grand maudit, elle nous a parlé des projets, des réunions, des anecdotes et des voyages qu'elle avait partagés avec lui. Anna Maria et Xavier ne connaissaient pas Marco personnellement (ou alors tout à fait superficiellement), mais ils avaient tous les deux étudié l'Holocauste et la déportation et semblaient aussi passionnés par l'affaire que moi : Xavier, un jeune professeur de littérature catalane, m'a prêté plusieurs textes

concernant Marco, notamment les deux récits biographiques les plus complets sur lui ; de son côté, Anna Maria, une historienne chevronnée qui n'avait pas perdu cette haute idée de la responsabilité civique inculquée aux intellectuels de sa génération, avait des amis et des connaissances dans l'Amicale de Mauthausen, l'association des anciens déportés que Marco avait présidée, et venait d'assister à Mauthausen, quelques jours seulement avant l'éclatement de l'affaire Marco, aux célébrations du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis, où elle avait reçu la primeur de l'imposture de Marco et où, de plus, elle avait dîné avec Benito Bermejo, l'historien qui venait de la révéler. Dans mon souvenir, cet après-midi-là, pendant qu'on parlait de Marco dans le jardin de ma maison, Xavier et moi étions surtout perplexes ; Blanca, aussi perplexe qu'amusée (même si, par moments, elle essayait de dissimuler son amusement, peut-être pour ne pas nous scandaliser) ; Anna Maria, indignée : elle répétait sans cesse que Marco était une crapule, un menteur compulsif et sans scrupules qui s'était moqué du monde, mais surtout des victimes du crime le plus hideux de l'Histoire. À un moment donné, comme si elle se rendait soudain compte d'une évidence dramatique, Anna Maria m'a dit, en me perçant du regard :

— Tiens, dis-moi : pourquoi as-tu organisé ce repas ? Pourquoi t'intéresses-tu à Marco ? Tu ne penses quand même pas écrire un livre sur lui ?

Ces trois questions à brûle-pourpoint m'ont pris au dépourvu et je n'ai su que répondre ; c'est Anna Maria elle-même qui m'a tiré d'affaire.

— Écoute, Javier, m'a-t-elle averti, très sérieuse. Ce qu'il faut faire avec Marco, c'est l'oublier. C'est la pire punition pour ce monstre de vanité. Puis elle a ajouté en souriant : Alors, ne parlons plus de lui ; changeons de sujet.

Je ne me souviens pas si on a changé de sujet (je crois que oui, mais seulement pour un moment : très vite Marco s'est de nouveau imposé), ce dont je me souviens, c'est que je n'ai pas osé reconnaître ouvertement que l'intuition d'Anna Maria était exacte et que je ressassais l'idée d'écrire un livre sur Marco ; je n'ai même pas osé expliquer à l'historienne que, si je me décidais à l'écrire, je ne le ferais pas pour parler de lui mais pour tenter

de le comprendre, pour tenter de comprendre pourquoi il a fait ce qu'il a fait. Quelques jours plus tard (ou peut-être était-ce le même jour), j'ai lu dans le journal *El País* quelque chose qui m'a rappelé le conseil ou l'avertissement d'Anna Maria. C'était une lettre au directeur signée par une certaine Teresa Sala, fille d'un déporté à Mauthausen et membre elle-même de l'Amicale de Mauthausen. Ce n'était pas la lettre d'une femme indignée mais plutôt accablée et gênée ; elle disait : "Je ne crois pas que nous devions chercher à comprendre les raisons de l'imposture de M. Marco" ; elle disait aussi : "S'arrêter à chercher des justifications à son comportement revient à ne pas comprendre et à mépriser l'héritage des déportés" ; et aussi : "À partir de maintenant, M. Marco sera obligé de vivre avec son déshonneur."

Voilà ce que disait Teresa Sala dans sa lettre. C'était exactement le contraire de ce que je pensais. Je pensais que notre première obligation était de comprendre. Comprendre, bien sûr, ne veut pas dire pardonner ou, comme disait Teresa Sala, justifier ; plus précisément : cela veut dire le contraire. La pensée et l'art, me disais-je, essaient d'explorer ce que nous sommes, ils révèlent notre infinie variété, ambiguë et contradictoire, ils cartographient ainsi notre nature : Shakespeare et Dostoïevski, me disais-je, éclairent les labyrinthes de la morale jusque dans leurs derniers recoins, ils démontrent que l'amour est capable de conduire à l'assassinat ou au suicide et ils réussissent à nous faire ressentir de la compassion pour les psychopathes et les scélérats ; c'est leur devoir, me disais-je, parce que le devoir de l'art (ou de la pensée) consiste à nous montrer la complexité de l'existence, afin de nous rendre plus complexes, à analyser les ressorts du mal pour pouvoir s'en éloigner, et même du bien, pour pouvoir peut-être l'apprendre. C'est ce que je me disais, mais la lettre de Teresa Sala traduisait un chagrin qui m'a ému ; elle m'a aussi rappelé ce que, dans *Si c'est un homme*, Primo Levi avait écrit à propos d'Auschwitz et de son expérience d'Auschwitz : "Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier." Comprendre, c'est justifier ? m'étais-je demandé des années plus tôt, quand j'ai lu la phrase de Levi, et je me suis reposé la même question après avoir lu la lettre de Teresa Sala. Cela ne relève-t-il pas plutôt de

notre devoir ? N'est-il pas indispensable d'essayer de comprendre toute la confuse diversité du réel, depuis ce qu'il y a de plus noble jusqu'au plus abject ? À moins que cet impératif générique ne soit pas valable pour l'Holocauste ? Était-ce moi qui avais tort, fallait-il ne pas essayer de comprendre le mal extrême et encore moins quelqu'un qui, comme Marco, trompe le monde avec le mal extrême ?

Ces questions me taraudaient encore une semaine plus tard, pendant un dîner entre amis lors duquel – selon le souvenir que j'en aurais des années plus tard, quand mon psychanalyste m'amena à la conclusion que j'étais un imposteur – on m'a traité d'imposteur. Le dîner avait lieu chez Mario Vargas Llosa, à Madrid. Contrairement au déjeuner chez moi, cette réunion n'avait pas été organisée pour parler de Marco, mais nous avons inévitablement fini par parler de lui. Je dis *inévitablement* non seulement parce que toutes les personnes présentes – à peine quatre, en plus de Vargas Llosa et de sa femme, Patricia – avaient suivi l'affaire avec plus ou moins d'attention, mais aussi parce que notre hôte venait de publier un article où il saluait avec ironie le génial talent d'imposteur de Marco et lui souhaitait la bienvenue dans le club des fabulateurs. Comme l'ironie n'est pas le fort des hypocrites (ou comme l'hypocrite profite de chaque occasion pour se scandaliser en exhibant sa fausse vertu et en attribuant des péchés imaginaires aux autres), certains hypocrites avaient répondu avec irritation à l'article de Vargas Llosa, comme si dans son texte il avait loué les mensonges du grand imposteur, et il est probable que la conversation que nous avons eue après le dîner ait débouché sur Marco par le biais de cette polémique artificielle. Quoi qu'il en soit, nous avons pendant un bon moment parlé de Marco, des mensonges de Marco, de son incroyable talent pour la tromperie et la représentation, de Benito Bermejo et de l'Amicale de Mauthausen ; je me souviens aussi que nous avons parlé d'un article de Claudio Magris, publié dans le *Corriere della Sera* intitulé "Le menteur qui dit la vérité" où il citait et débattait certaines observations de Vargas Llosa sur Marco. Naturellement, j'en ai profité pour raconter ce que j'avais découvert sur le sujet grâce à Xavier, Anna Maria et ma sœur Blanca, et à un moment donné, Vargas Llosa a interrompu mon compte rendu.

— Mais Javier ! s'est-il écrié, brusquement très agité, soudain décoiffé, me désignant de ses deux bras en un geste péremptoire. Tu ne te rends pas compte ? Marco est un personnage pour toi ? Il faut que tu écrives sur lui !

Le commentaire fougueux de Vargas Llosa m'a flatté mais, pour une raison que je n'ai pas alors comprise, il m'a aussi gêné ; pour cacher ma satisfaction embarrassée, j'ai continué en disant que Marco n'était pas seulement fascinant en tant que tel, mais aussi par ce qu'il révélait des autres.

— C'est comme si nous avions tous quelque chose de Marco, me suis-je entendu dire, emballé. Comme si nous étions tous un peu des imposteurs.

Je me suis tu et, peut-être parce que personne n'a su comment interpréter mon propos, un silence étrange s'est fait, trop long. C'est alors que cela s'est produit. Parmi les convives au dîner se trouvait Ignacio Martínez de Pisón, un ami et écrivain, connu parmi ses proches pour sa redoutable franchise tout aragonaise. C'est lui qui a rompu le charme avec un commentaire dévastateur :

— Oui. Surtout toi.

Tout le monde s'est mis à rire. Moi aussi, mais moins : c'était la première fois de ma vie qu'on me traitait d'imposteur ; même si ce n'était pas la première fois qu'on m'associait à Marco. Quelques jours seulement après l'éclatement de l'affaire, j'avais lu dans le journal *El Punt* (ou sur un site d'information créé par le journal *El Punt*) un article où on l'avait fait également. Il s'intitulait "Mensonges" et était signé par Sílvia Barroso qui disait que l'affaire Marco l'avait surprise au moment où elle lisait la fin d'un de mes romans où le narrateur annonce sa décision de "mentir sur tout, dans le seul but de mieux raconter la vérité". Elle ajoutait que j'avais l'habitude d'explorer dans mes livres la frontière entre vérité et mensonge et qu'elle m'avait entendu dire un jour que parfois, "pour arriver à la vérité, il faut mentir". Sílvia Barroso m'identifiait-elle avec Marco ? Insinuait-elle que j'étais moi aussi un menteur, un imposteur ? Non, heureusement, parce qu'elle disait plus loin : "La différence entre Cercas et Marco, c'est que le romancier a la permission de mentir." Pourtant, me suis-je demandé en silence ce soir-là, chez Vargas Llosa : Et Pisón ? A-t-il

dit cela pour rigoler, son propos était-il seulement de nous faire rire et de sortir la conversation d'une impasse ou bien sa blague trahissait-elle son incapacité à cacher la vérité derrière cet écran qu'on appelle les bonnes manières ? Et Vargas Llosa ? Que voulait-il dire lorsqu'il avait dit que Marco était un personnage pour moi ? Vargas Llosa pensait-il lui aussi que j'étais un imposteur ? Pourquoi a-t-il dit que je devais écrire sur Marco ? Parce qu'il pensait que personne ne pouvait mieux écrire sur un imposteur qu'un autre imposteur ?

Au terme de ce dîner, j'ai passé des heures et des heures à me retourner dans le lit de mon hôtel à Madrid. Je pensais à Pisón et à Sílvia Barroso. Je pensais à Anna Maria Garcia et à Teresa Sala et à Primo Levi et je me demandais, puisque comprendre, c'est presque justifier, si quelqu'un avait le droit d'essayer de comprendre Enric Marco et de justifier ainsi son mensonge et nourrir sa vanité. Je me suis dit que Marco avait déjà raconté suffisamment de mensonges et que par conséquent on ne pouvait plus parvenir à sa vérité par la fiction mais uniquement par la vérité, par un roman sans fiction ou un récit réel, exempt d'invention et de fantaisie, et que d'essayer de construire un tel récit avec l'histoire de Marco était une tâche vouée à l'échec : d'abord parce que, selon le commentaire de Vargas Llosa dont je me suis souvenu, "On ne connaîtra probablement jamais la véritable histoire de Marco" ("On ne saura jamais la vérité intime d'Enric Marco, son besoin de s'inventer une vie", avait aussi écrit Claudio Magris) ; et ensuite, parce que, comme le disait Fernando Arrabal dans un paradoxe dont je me suis également souvenu : "Histoire du menteur. Le menteur n'a pas d'histoire. Personne n'oserait raconter la chronique d'un mensonge ni la proposer comme une histoire vraie. Comment la raconter sans mentir ?" Il était donc impossible de raconter l'histoire de Marco ; ou, du moins, il était impossible de la raconter sans mentir. Alors pourquoi la raconter ? Pourquoi essayer d'écrire un livre qui ne pouvait pas s'écrire ? Pourquoi se lancer dans une entreprise impossible ?

Cette nuit-là, j'ai décidé de ne pas écrire ce livre. Et en prenant cette décision, j'ai senti un grand soulagement.

2

Sa mère était folle. Elle s'appelait Enriqueta Batlle Molins et, bien que Marco ait toujours cru qu'elle était née à Breda, un petit village sans histoire dans la montagne de Montseny, en réalité, elle était de Sabadell, une ville industrielle près de Barcelone. Elle fut admise à l'asile de femmes de Sant Boi de Llobregat le 29 janvier 1921. D'après son dossier qui y est conservé, elle s'était séparée trois mois plus tôt de son mari qui la maltraitait ; selon le même dossier, dans cet intervalle, elle avait gagné sa vie en effectuant des tâches domestiques de maison en maison.

Elle avait trente-deux ans et était enceinte de sept mois. Quand les médecins l'ont examinée, elle se sentait confuse, se contredisait, harcelée par des idées de persécution ; un premier diagnostic la concernant établissait : "délire de persécution avec zone dégénérée", en 1930, il fut remplacé par "démence précoce", ce qu'on désigne aujourd'hui par schizophrénie. Sur la première page du dossier, on peut voir une photo d'elle, prise peut-être le jour de son admission. La photo montre une femme aux cheveux noirs et lisses, avec des traits lourdement marqués, une bouche généreuse et des pommettes saillantes ; ses yeux foncés ne regardent pas l'appareil, mais se dégage de toute sa personne une beauté mélancolique et sombre d'héroïne tragique ; elle porte un pull noir en tricot et recouvre son dos, ses épaules et son giron avec un châle qu'elle tient de ses mains au niveau du ventre, comme si elle voulait cacher sa grossesse trop voyante ou comme si elle protégeait son enfant à naître. Cette femme ne sait pas qu'elle ne reverra plus la rue et que le monde vient de l'abandonner à son sort en l'enfermant pour qu'elle s'égare complètement dans sa folie.



Manicomio de Señoras de San Baudilio de Llobregat

4271-A

HOJA CLÍNICA CORRESPONDIENTE AL EXPEDIENTE NÚM.

Registrada en el libro clínico al núm.

Entrada
Enfermedad 7 meses.

ENTRADA

Día 29 de Enero
de 1921
A petición del Ayunto de Barcelona en concepto de observación Pza. e Dip. de Barcelona.

SALIDA

Día 23 de Febrero
de 1926
Por definición a consecuencia de angor pectoris.

angor pectoris
Dangin de pecho
(diagnóstico equivocado: se muere de infarto de miocardio agudo)

DATOS INDIVIDUALES

Doña Enriqueta Batlle Molins de 32 años,
natural de Sabadell provincia de Barcelona vecina
de ..... provincia de ..... de profe-
sión ..... estado civil casada

Il n'est pas de façon moins dramatique pour le dire. Au long des trente-cinq ans que la mère de Marco a passé à l'asile, les médecins l'ont examinée à peine vingt-cinq fois (une visite par an était la norme, mais juste après son admission, huit ans s'écoulèrent sans visites), et le seul traitement qui lui ait été prescrit était l'obligation de travailler à la blanchisserie, "avec de bons résultats", précise l'un des médecins qui la soignèrent. Nombreuses sont les annotations comme celle-là ; si toutes ne sont certes pas aussi cyniques, elles sont invariablement brèves, désinvoltes et désolantes. Au début, on constate le bon état physique de la malade, mais aussi son égocentrisme, ses hallucinations (surtout ses hallucinations auditives), ses invectives sporadiques ; puis, peu à peu, la détérioration devient aussi physique et, dès la fin les années 1940, les annotations ne décrivent plus qu'une femme abattue qui a complètement perdu le sens de l'orientation, la mémoire et tous les signes de sa propre identité, réduite à un état catatonique. Elle meurt le 23 février 1956, selon le dossier, à la suite d'un *angor pectoris*. Même ce dernier diagnostic était erroné : personne ne

meurt d'une angine de poitrine ; le plus probable, c'est qu'elle est morte d'un infarctus aigu du myocarde.

Sa mère a accouché de Marco à l'asile, d'après lui, le 14 avril ; c'est aussi la date qui figure sur sa carte d'identité et sur son passeport. Mais c'est une date fausse : c'est là que commence la fiction de Marco, le jour même de son arrivée dans ce monde. En réalité et selon le dossier de sa mère et son propre acte de naissance, Marco est né le 12 avril, deux jours avant la date qu'il avancera à partir d'un moment donné de sa vie. Pourquoi a-t-il menti alors, pourquoi a-t-il changé les dates ? La réponse est simple : parce que cela lui a permis, à partir d'un moment donné de sa vie, de commencer ses conférences, ses discours et ses leçons d'histoire vécue en disant : "Je m'appelle Enric Marco et je suis né le 14 avril 1921, dix ans jour pour jour avant la proclamation de la Seconde République espagnole" ; ce qui lui a permis de se présenter, de manière implicite ou explicite, comme un homme providentiel qui avait connu en direct les grands événements du siècle et qui en avait croisé les protagonistes les plus importants ; de se présenter comme le condensé, le symbole ou la personnification même de l'histoire de son pays : en fin de compte, sa biographie individuelle était l'exact reflet de la biographie collective de l'Espagne. Marco prétend que le propos de son mensonge était simplement didactique ; il est pourtant très difficile de ne pas le considérer comme une espèce de clin d'œil au monde, comme une manière transparente d'insinuer que, en fixant sa naissance un jour décisif pour l'histoire de son pays, le ciel et le hasard annonçaient que cet homme était destiné à jouer un rôle décisif dans l'histoire de son pays.

Grâce au dossier de l'asile de Sant Boi, on sait aussi autre chose : le lendemain de son accouchement, la mère de Marco s'est vue séparée de son enfant donné à son époux, l'homme qu'elle avait fui parce qu'il la maltraitait ou parce qu'elle disait qu'il la maltraitait. Marco a-t-il revu sa mère ? Il dit que oui. Il dit qu'une sœur de son père, sa tante Caterina – c'est elle qui lui avait donné le sein, parce qu'elle avait perdu son fils quelques semaines avant la naissance de Marco –, l'amenait la voir quand il était enfant, une ou deux fois par an. Il dit se rappeler très bien ces visites. Il dit que lui et sa tante Caterina attendaient, dans une grande salle

aux murs nus et blancs, à côté de parents d'autres malades, que sa mère arrive. Il dit qu'au bout d'un moment sa mère sortait du lavoir, qu'elle portait une blouse aux rayures bleues et blanches et qu'elle avait le regard perdu. Il dit qu'il lui donnait un baiser mais qu'elle ne le lui rendait jamais, et que le plus souvent, elle ne lui adressait pas la parole, ni à lui, ni à sa tante Caterina, ni à qui que ce fût. Il dit qu'elle parlait souvent toute seule, et que presque toujours, elle parlait de lui comme si elle ne l'avait pas en face d'elle, comme si elle l'avait perdu. Il dit qu'il se souvient de sa tante Caterina, quand il avait déjà dix ou onze ans, en train de dire à sa mère en le désignant : "Regarde comme il est beau, ton fils, Enriqueta : il s'appelle Enrique, comme toi." Et il dit se souvenir de sa mère se tordant les mains avant de répondre : "Oui, oui, ce garçon est très beau, mais ce n'est pas mon fils" ; et il dit qu'elle ajoutait, montrant un garçon de deux ou trois ans qui galopait à travers la salle : "Mon fils doit être comme celui-là." Et il dit aussi qu'il ne le comprenait pas à l'époque, mais qu'au fil des années, il a compris que sa mère disait cela parce qu'elle gardait le souvenir de lui quand il n'avait pas plus de deux ou trois ans, au moment où elle conservait encore un brin de lucidité. Il dit qu'il lui apportait de temps en temps de la nourriture dans une gamelle et qu'à plusieurs occasions, il a réussi à échanger quelques phrases avec elle. Il dit qu'un jour, après que sa mère eut mangé ce qu'il lui avait apporté, elle lui avait dit qu'elle travaillait beaucoup à la blanchisserie et que c'était un travail désagréable, mais que ça lui était égal parce qu'on lui avait dit que, si elle travaillait beaucoup, on lui rendrait son fils. Il dit ne plus se souvenir du moment où il avait arrêté de rendre visite à sa mère. Il dit que c'était probablement quand son oncle et sa tante avaient cessé de l'y amener, peut-être au début de l'adolescence, déjà pendant la guerre, peut-être même avant. Il dit que, quoi qu'il en soit, il n'a plus jamais été avec elle, qu'il n'a plus ressenti le moindre désir de la voir, qu'elle était le dernier de ses soucis, qu'il l'avait complètement oubliée. (Cela n'est pas entièrement vrai : bien des années plus tard, la première femme de Marco a raconté à sa fille Ana María qu'elle avait convaincu Marco qu'ils aillent tous les deux voir sa mère à l'asile quand ils étaient déjà mariés ; elle lui a aussi raconté qu'ils l'avaient vue à deux reprises et que de ces visites,

elle ne se souvenait que du fait que la femme sentait fort l'eau de Javel et qu'elle n'avait pas reconnu son fils.) Il dit savoir qu'elle est morte au milieu des années 1950, mais qu'il ne se souvenait même pas d'avoir assisté à son enterrement. Il dit que maintenant il ne comprend pas comment il a pu l'abandonner dans un asile pendant plus de trente ans, ni comment il a pu la laisser mourir seule, même s'il ajoute qu'à cette époque-là, il y avait plein de choses qu'il ne comprenait pas. Il dit qu'il pense maintenant beaucoup à sa mère, qu'il rêve parfois d'elle.

3

Je n'ai repensé à la possibilité d'écrire sur Enric Marco que quatre ans après l'éclatement de l'affaire, au moment où je venais de publier *Anatomie d'un instant*, un récit réel ou un roman sans fiction qui n'avait rien à voir avec Marco et où, avec l'aide de mon psychanalyste, j'en étais arrivé à la conclusion que j'étais un imposteur, et je m'étais souvenu de mon ami Pisón, dans la maison madrilène de Vargas Llosa, qui m'avait traité d'imposteur. Je me trouvais alors dans un état déplorable et je sentais que pour m'en sortir, j'avais besoin d'un roman de fiction, un récit fictif et non un récit réel – la fiction sauve, la réalité tue, me répétais-je –, et que mon récit sur l'histoire de Marco ne pouvait être qu'un récit réel, parce que Marco avait raconté suffisamment de fictions sur sa vie et que de rajouter de la fiction à ces fictions aurait été redondant, inapproprié d'un point de vue littéraire ; je me souvenais aussi des arguments qui, quatre ans plus tôt, pendant une nuit d'insomnie dans un hôtel de Madrid, m'avaient décidé à abandonner le livre sur Marco avant même de commencer à l'écrire. Mais je me souvenais aussi de l'enthousiasme flatteur de Vargas Llosa, chez lui à Madrid, et je me suis dit que peut-être seul un imposteur pouvait raconter l'histoire d'un autre imposteur et que, si j'étais vraiment un imposteur, personne ne pouvait peut-être raconter mieux que moi l'histoire de Marco. De plus, pendant les quatre ans que j'avais mis à écrire le livre que je venais de publier, je n'avais jamais complètement oublié Marco, je le savais toujours présent quelque part, en réserve, inquiétant, séducteur et dangereux, comme une grenade que tôt ou tard je devrais lancer si

je ne voulais pas qu'elle m'explose entre les mains, comme une histoire que tôt ou tard je devrais raconter pour m'en libérer. J'ai décidé que le moment était venu d'essayer ; ou que du moins, il valait mieux essayer que de continuer de barboter dans le bourbier du découragement.

Ma résolution a duré à peine une semaine, le temps de me replonger dans l'histoire et de découvrir grâce à Internet, non sans surprise, que personne n'avait écrit de livre sur Marco, mais aussi, avec déception (et avec un soulagement intime), qu'un film sur lui venait de sortir. Il s'intitulait *Ich bin Enric Marco*, c'était l'œuvre de deux jeunes réalisateurs argentins, Santiago Fillol et Lucas Vermal, et il avait été projeté pour la première fois lors d'un festival de cinéma. Ma déception était le fruit d'une soudaine certitude : si quelqu'un avait raconté avec des images l'histoire de Marco, ça n'avait pas de sens que je la raconte avec des mots (d'où mon soulagement). Néanmoins, j'étais curieux de voir le film et j'ai appris qu'un des réalisateurs, Santiago Fillol, vivait à Barcelone, comme moi. J'ai trouvé son numéro de téléphone, je l'ai appelé, on s'est mis d'accord pour se voir.

Notre rendez-vous a eu lieu dans un restaurant de la place de la Virreina, dans le quartier de Gracia. Fillol, la trentaine, pas très grand, brun et émacié, avec une barbe clairsemée et des lunettes d'intellectuel, m'est apparu comme un de ces Argentins qui semblent avoir lu tous les livres et avoir vu tous les films et qui préfèrent qu'on leur coupe une main plutôt que d'avoir recours à un cliché. Il m'apportait une copie du DVD. Au cours du déjeuner, on a parlé du film, de son tournage, de leur fréquentation de Marco pendant plusieurs semaines, on a surtout parlé de Marco. Ce n'est qu'au dessert que Santi m'a demandé si je pensais écrire sur lui. Je lui ai dit que non.

— Vous avez déjà raconté son histoire, me suis-je justifié en me régalant d'un flan et en désignant son film. Quel intérêt y aurait-il à ce que je la raconte moi encore une fois ?

— Non, non, s'est empressé de me contredire Santi qui avait sauté le dessert et commandé un café. Nous, on a juste tourné un documentaire, on n'a pas raconté toute l'histoire d'Enric. Ça, ça reste encore à faire.

J'ai failli lui répondre que l'histoire entière de Marco ne pouvait peut-être pas être racontée et lui citer Vargas Llosa, Magris et Arrabal. J'ai répondu :

— Oui, mais à vrai dire, je pensais qu'au moins une dizaine d'écrivains espagnols avaient déjà écrit sur Marco. Mais personne ne l'a fait, il me semble.

— Personne, à ce que je sache, a confirmé Santi. D'accord, je crois que certains ont essayé mais qu'ils ont tout de suite pris peur. Ça t'étonne ? Moi, non. Dans l'histoire d'Enric, tout le monde en prend pour son grade, à commencer par Enric lui-même, en passant par les journalistes et les historiens, jusqu'aux hommes politiques ; enfin : le pays entier au grand complet. Pour raconter l'histoire d'Enric, il faut jeter un pavé dans la mare et personne n'aime ça. Personne n'aime être rabat-joie, n'est-ce pas ? Surtout pas les écrivains espagnols.

Santi a dû craindre de ma part une réaction corporatiste ou patriotique, parce qu'il s'est immédiatement excusé, vaguement. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de raison de s'excuser.

— Non, je sais, mais c'est que… Enfin. Un sourire espiègle s'est affiché sur ses lèvres sous sa barbe clairsemée tachée de café. Tu sais ? J'aime beaucoup la littérature, je lis pas mal, aussi de la littérature espagnole ; mais, pour être franc, les écrivains espagnols d'aujourd'hui me semblent un tout petit peu creux, pour ne pas dire carrément lâches : ils n'écrivent pas ce qui leur sort des tripes, mais ce qu'ils croient devoir écrire ou ce qui va plaire aux critiques, et le résultat, c'est qu'ils se cantonnent à une littérature ornementale ou à un certain snobisme.

Je ne lui ai pas dit que je n'étais pas meilleur que mes collègues parce que j'ai compris juste à temps que, si je le faisais, il pourrait se sentir obligé de mentir, de me dire que si, je l'étais. Santi m'a invité à voir le film le plus vite possible, pour que je puisse m'assurer que mon livre n'était pas forcément incompatible, et il a proposé de me passer la documentation qu'ils avaient réunie pour leur tournage et toute l'aide dont je pouvais avoir besoin.

— Je ne sais pas, lui ai-je dit, après l'avoir remercié pour sa générosité ; je lui ai ensuite parlé du livre que je venais de publier, de mon récit réel, et je me suis excusé : À vrai dire, j'en ai marre

de la réalité. Je suis arrivé à la conclusion que la réalité tue et que la fiction sauve. J'ai maintenant besoin d'un peu de fiction.

Santi a éclaté de rire.

— Alors avec Enric tu ne vas pas être déçu ! a-t-il expliqué. Enric, c'est de la pure fiction. Tu n'as pas compris ? Il est tout entier une énorme fiction, qui plus est une fiction incrustée dans la réalité, incarnée en elle. Enric est comme Don Quichotte : il ne s'est pas résigné à une existence médiocre et a voulu mener la grande vie ; et, comme cette vie n'était pas à sa portée, il l'a inventée.

— Tu parles de Marco comme s'il était un héros, ai-je remarqué.

— En effet, il l'est : un héros et un scélérat, les deux à la fois ; ou un héros et un scélérat et aussi un roublard. L'affaire est compliquée, mais intéressante. Je ne sais pas si tes autres fictions peuvent attendre, mais celle-ci, non : Enric a quatre-vingt-huit ans. Il peut mourir d'un jour à l'autre, et son histoire ne sera pas racontée. Enfin, a-t-il conclu, fais comme bon te semble. J'espère que le film va te plaire.

Non seulement le film m'a plu, mais il m'a beaucoup plu. De plus, j'ai pu constater que Santi avait raison et que lui et Lucas Vermal n'avaient pas voulu raconter toute l'histoire de Marco ; d'ailleurs, c'était probablement la vertu principale de leur documentaire. Celui-ci se contentait de mettre en relation l'histoire inventée de Marco – d'après laquelle il avait rejoint clandestinement la France à la fin de la guerre civile, il avait été emprisonné à Marseille par la police de Pétain et ensuite livré à la Gestapo, il avait été déporté en Allemagne puis interné dans le camp de Flossenburg, près de Munich – et la vraie histoire – d'après laquelle il était, en effet, allé en Allemagne, mais comme travailleur volontaire dans le cadre d'un accord entre Hitler et Franco, où il avait passé plusieurs mois emprisonné, en effet, mais dans une maison d'arrêt pour droit commun de Kiel, dans le Nord du pays. Il restait pourtant une multitude d'histoires à raconter et une multitude de questions sans réponse : D'où était sorti Enric Marco ? Quelle avait été sa vie avant et après le scandale que la découverte de son imposture avait provoqué ? Pourquoi avait-il fait ce

qu'il avait fait ? Avait-il menti seulement une fois, à propos de son séjour dans le camp de Flossenburg, ou avait-il passé toute sa vie à mentir ? Enfin : qui était véritablement Enric Marco ? Malgré ses qualités, ou précisément à cause d'elles, le film de Santi et Lucas Vermal ne répondait pas à ces questions, n'épuisait ni ne prétendait épuiser le personnage de Marco, ainsi, après l'avoir vu, j'ai téléphoné à Santi, je l'ai félicité pour son travail et je lui ai demandé d'intervenir pour que Marco accepte de me rencontrer.

— Alors, tu vas écrire le livre ? m'a demandé Santi.

— Peut-être, ai-je répondu. Du moins, je vais essayer.

— Chassez le naturel… ! l'ai-je entendu crier comme s'il parlait à quelqu'un d'autre ; il a continué : Ne t'inquiète pas. Aujourd'hui même, j'organise un rendez-vous avec Enric. Je t'accompagnerai.

L'entretien a eu lieu quelques jours plus tard à Sant Cugat, une petite ville près de Barcelone. Santi et moi avons fait le voyage en train et, depuis la gare, on a marché jusque chez Marco, un appartement au dernier étage sur la promenade du Celler, dans la partie neuve de la ville, où, m'a raconté Santi, notre homme avait vécu quelques années plus tôt avec sa femme et ses deux filles, et où, à présent, il vivait seul avec sa femme. Je ne sais pas si c'est elle ou Marco qui nous a ouvert la porte, mais je sais que la première impression que Marco m'a faite était désagréable, un peu monstrueuse : j'ai eu le sentiment d'être en face d'un gnome. Un gnome à moitié chauve, brun, trapu, costaud et moustachu, qui s'asseyait pour se lever aussitôt, qui apportait et remportait des papiers et des livres et des documents et qui, pendant qu'il allait et venait tout excité entre la salle à manger et une véranda aux grandes baies vitrées qui donnaient sur une terrasse à ciel ouvert baignée par le soleil estival de midi, ne cessait de parler de lui-même, de ma sœur Blanca, du documentaire qu'il avait fait avec Santi et de mes livres et de mes articles, essayant de me flatter ou de s'attirer ma sympathie.

Cela me paraissait incroyable que cette turbine ambulante ait quatre-vingt-huit ans. Malgré son corps minuscule et les taches de vieillesse qui parsemaient sa peau, son énergie féroce et la vitalité juvénile qui irradiaient de ses yeux et de ses gestes frappaient immédiatement ; il n'avait pas beaucoup de cheveux sur le crâne mais il affichait une moustache touffue et complètement noire ;

au niveau des pectoraux, il portait sur son pull un pin's du drapeau de la Seconde République. Sa femme, qui s'appelait Dani, nous a serré la main à Santi et à moi et a parlé un moment avec nous, mais je ne me souviens pas de ce qu'elle a dit parce que, en l'écoutant et en la regardant, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander ce qu'avait ressenti cette petite dame douce, souriante et bien plus jeune que Marco quand le scandale a éclaté et que son mari est devenu le grand imposteur et le grand maudit, ce qu'elle avait pensé quand elle avait appris que, pendant plusieurs décennies, il l'avait trompée de la même façon qu'il avait trompé tout le monde. La femme de Marco est partie tout de suite. Santi suivait déjà Marco partout depuis un moment en essayant d'arrêter sa logorrhée et de lui expliquer la raison de notre visite. Pendant que j'observais Santi, j'ai senti envers lui un mélange de gratitude, d'admiration et de pitié : de gratitude pour son envie obstinée de m'aider ; d'admiration parce qu'il ressemblait à un dompteur tentant en vain de maîtriser un fauve ; de pitié parce que, pour faire son documentaire, il avait dû supporter Marco jour et nuit pendant des semaines de tournage. Quant à moi, la première impression de déplaisir physique que j'ai ressentie devant Marco s'est prolongée par une forte sensation de déplaisir moral : en le voyant debout dans la salle à manger de sa maison, allant et venant avec Santi à ses trousses, je me suis demandé ce que diantre je cherchais là et je me suis haï de tout mon être d'avoir voulu voir ce parfait bouffon, ce sacré menteur et cette crapule complète, et aussi d'avoir été prêt à passer des semaines à écouter son histoire afin d'écrire mon maudit livre, plutôt que d'utiliser ce temps pour tenir compagnie à ma mère, une femme qui, quoi que mon psychanalyste en dise, n'avait pas fait de mal à une mouche dans sa vie, et qui malgré tout ça, allait à confesse et communiait chaque semaine et qui, si elle avait besoin de quelque chose maintenant qu'elle était veuve, c'était que son fils l'écoute. Je me suis dit que Santi et Lucas Vermal n'étaient pas deux gars courageux mais héroïques. Je me suis dit que je n'étais pas en condition d'imiter leur exploit. Je me suis dit qu'en réalité, j'étais aussi crapule que Marco et à cet instant-là précisément, avec un soulagement renouvelé, j'ai décidé que pour rien au monde je n'écrirais un livre sur lui.

Je ne me souviens que de deux choses encore de cette rencontre à Sant Cugat, mais je m'en souviens très bien. La première, c'est que, pour justifier notre voyage, Santi, Marco et moi avons mangé à La Tagliatella, un restaurant italien situé en face de chez Marco et que, pour les dédommager du temps que je leur avais fait perdre, j'ai payé l'addition. La seconde, c'est que pendant le repas, alors que j'engloutissais des pâtes piquantes et vidais de grands verres de vin rouge, Marco a sans pudeur déversé sur Santi et moi un flot de fanfaronnades et de justifications impossibles (je me suis alors rendu compte avec stupéfaction que, de temps en temps, Marco passait de la première personne à la troisième, comme s'il ne parlait pas de lui-même) : il était un grand homme, une personne généreuse, solidaire et très humaine, un combattant infatigable en faveur des bonnes causes, c'est pourquoi tant de gens disaient des merveilles à son propos. "Faites attention, m'a-t-il averti pour commencer. Si vous dites du mal d'Enric Marco, beaucoup de gens vous diront : « Vous ne connaissez pas Enric Marco : véritablement, c'est une personne extraordinaire, sensationnelle, avec de grandes qualités. » Véritablement – m'a-t-il averti – si un jour tombe la nouvelle qu'Enric Marco est mort, la place de Catalogne sera trop petite pour accueillir tous ceux qui viendront le pleurer." Il était comme ça : tout le monde l'aimait et l'admirait, sa famille éprouvait de l'adoration pour lui, il avait des dizaines, des centaines d'amis qui malgré tout ne lui avaient pas tourné le dos, des gens prêts à faire n'importe quoi pour lui. Il avait donné des preuves de courage et de dignité en d'innombrables occasions, il avait été leader partout, dans le quartier de son enfance, dans l'armée de sa jeunesse et durant son séjour en Allemagne ; et aussi à l'âge adulte : pendant la période de la lutte clandestine contre le franquisme, à l'université, à la CNT – le syndicat anarchiste dont il avait été le secrétaire général au cours des années 1970 – et à la FAPAC – l'association des parents d'élèves dont il avait été vice-président tout au long des années 1980 et 1990 – et aussi à l'Amicale de Mauthausen. Et ce n'était pas qu'il ait cherché à tenir le rôle principal ; au contraire : il n'éprouvait en aucun cas ce besoin-là, il n'était pas quelqu'un d'égocentrique ni d'imbu de lui-même, cela devait être clair dès le début. C'étaient les autres qui l'avaient poussé à

devenir un leader et à tenir le rôle principal, c'étaient les autres qui lui demandaient à tous moments : "Fais-le toi, nous, on n'ose pas" ; "Parle, toi, qui es éloquent, c'est toi qui as de l'énergie et qui es si intelligent et qui sais séduire et émouvoir et convaincre tout le monde." Et lui, il se sacrifiait et s'exécutait. La notoriété, la célébrité et l'admiration des autres l'avaient poursuivi toute sa vie, alors qu'il n'avait rien fait d'autre que les fuir, avec un succès mitigé, il faut l'avouer. Quand on était comme lui, ce n'était pas facile d'être humble, mais il y était parvenu. Par exemple, les gens s'obstinaient à le considérer comme un héros, invariablement, c'était une vraie manie ; lui, en revanche, haïssait ça, essayait de l'éviter par tous les moyens, il n'aimait pas qu'on le porte aux nues, qu'on fasse l'éloge de sa personnalité, il a toujours été un homme modeste, sans prétention. Mais les élèves et les professeurs des écoles où il avait fait des conférences quand il était le président de l'Amicale de Mauthausen lui disaient chaque fois : "Bien que vous disiez ne pas être un héros, vous en êtes un, vous êtes un héros précisément parce que vous dites ne pas en être un." Il s'offusquait et leur répondait : "Enric Marco n'est pas un héros, en aucun cas. C'est une personne différente, je l'admets, mais pas exceptionnelle. À vrai dire, tout ce qu'il a fait pendant toute sa vie, c'est lutter, sans répit et de toutes ses forces et au mépris du danger et de ses propres intérêts, lutter pour la paix, pour la solidarité, pour la liberté, pour la justice sociale, pour les droits de l'homme, pour la diffusion de la culture et de la mémoire. C'est tout." C'est ainsi qu'il leur répondait. Et c'était vrai. Il avait toujours été là où on avait eu le plus besoin de lui, il ne s'était jamais dérobé quand il avait fallu aider tout le monde, ou faire le bien et le propager, il avait toujours été un combattant exemplaire, un travailleur exemplaire, un compagnon, un mari et un père exemplaire, un homme qui avait tout donné pour les autres. Et quel est le prix qu'il a dû payer pour tout ça ? Ce mépris, ce silence et cet ostracisme ignominieux dans lequel on l'avait confiné depuis que le scandale avait éclaté. Car il avait commis une faute ? Car il s'était dit ancien prisonnier dans un camp nazi alors qu'en réalité il ne l'avait pas été ? Qui ne commet pas de faute ? Qui sont ceux qui peuvent lui jeter la première pierre ? Ils sont apparemment nombreux, parce qu'à lui, ce n'était pas une mais des

milliers de pierres qu'on avait jetées, on l'avait lapidé, on l'avait massacré et humilié sans pitié, il avait été la victime d'un lynchage atroce. Et c'était vrai, il le reconnaissait, il avait commis une faute, mais il l'avait commise pour une bonne cause. Il n'avait trompé personne, il n'était ni un bouffon ni un imposteur, pour reprendre les termes qu'on utilisait à son propos ; il avait simplement altéré un peu les faits : tout ce qu'il a raconté sur l'horreur nazie était documenté et n'était pas faux, même si lui était un menteur ; tout ce qu'il a raconté sur lui-même était vrai, sauf que le scénario avait été changé. Il avait commis une faute d'autant plus stupide qu'il n'aurait pas eu besoin de s'inventer un curriculum de résistant et de victime des nazis, il avait vraiment été résistant et victime des nazis, il avait vraiment été arrêté par la Gestapo et il avait vraiment été prisonnier dans l'Allemagne nazie, non dans un camp de concentration mais dans une prison, certes, mais y avait-il vraiment une différence entre les deux ? Tout ça aussi était documenté, j'avais bien vu le film de Santi, non ? Alors comment les victimes avaient-elles osé lui dire qu'il n'était pas des leurs, seulement parce qu'il n'avait pas été dans un camp nazi mais dans une prison nazie ? Il avait dit des choses qui n'étaient pas vraies, certes, il avait orné ou maquillé ou modifié un peu la vérité, certes, mais il l'avait fait non par égoïsme mais par générosité, non par vanité mais par altruisme, pour éduquer les nouvelles générations dans le souvenir de l'horreur, pour raviver la mémoire historique de ce pays amnésique, il avait été un grand, pour ne pas dire le principal promoteur du réveil de la mémoire historique en Espagne, de la mémoire des victimes de la guerre et de l'après-guerre, du franquisme et du fascisme et du nazisme, quand il est arrivé à l'Amicale de Mauthausen, les anciens déportés et survivants des camps nazis étaient morts ou vieux ou à bout, comment allaient-ils transmettre leur message ? Et qui aurait pu le faire mieux que lui, qui était encore jeune et vaillant et qui de plus était historien ? Est-ce que je savais qu'il avait fait ses études d'histoire à l'université ? Qui mieux que lui pouvait faire entendre la voix de ceux qui n'en avaient plus ? Aurait-il dû admettre que les derniers témoins espagnols de la barbarie nazie restent muets et que tout ce qu'ils avaient subi sombre dans l'oubli et que leur leçon se perde à tout jamais ? Il est vrai qu'il aurait aussi pu être

un grand historien, les professeurs à l'université le lui avaient souvent dit, mais il n'a pas voulu. Est-ce que je savais pourquoi ? Parce que l'histoire est une matière aride, froide et sans vie, une abstraction dépourvue d'intérêt pour les jeunes ; il a pourtant réveillé leur amour pour elle, il la leur a rendue tangible : lors des innombrables conférences qu'il a données, il présentait l'histoire aux jeunes à la première personne, palpitante et concrète, sans leur épargner le sang, la sueur et les viscères, il leur a transmis l'histoire avec toutes ses couleurs, ses sentiments, ses émotions, ses aventures et ses héroïsmes, il l'incarnait et la revivait devant eux, et grâce à cette stratégie, les jeunes avaient acquis une connaissance et une conscience du passé. Où était le mal ? Qu'avait-il fait de mal ? Pourquoi l'avait-on condamné sans jugement et sans appel ? Il avait joué un rôle déterminant pour l'Amicale de Mauthausen, il avait encouragé le réveil de la mémoire historique, il avait diffusé la connaissance de l'histoire auprès des adolescents, il avait lutté pour les droits des travailleurs, pour une meilleure éducation publique, pour la liberté de son pays, tout en risquant sa vie et en subissant la torture pendant les terribles années du franquisme, il avait d'abord lutté pour la victoire de la Seconde République et ensuite contre Franco pendant la guerre et l'après-guerre, et c'est pour ça qu'on l'avait puni ? Parce qu'il n'avait rien fait de bon ? Méritait-il cette peine ? Était-ce juste qu'il soit traité de criminel ? N'y avait-il pas de véritables criminels à condamner ? Et Kissinger ? Et Bush ? Et Blair ? Et Aznar ? De toute façon, il ne pensait pas demander pardon, il n'avait rien fait de mal, il n'avait commis aucun délit, il ne cherchait pas à se faire réhabiliter. Ça aussi, il fallait que ce soit clair. Pas de réhabilitation publique, il n'en avait pas besoin, l'affection de sa femme, de ses filles et de ses amis lui suffisait. Il ne prétendait pas retrouver la reconnaissance générale gagnée à grand-peine, le respect et l'affection et l'admiration que tant de monde avait pour lui, sa réputation d'homme exceptionnel qui avait contribué de façon exceptionnelle à diffuser la connaissance du passé et à rendre l'humanité meilleure. Non. Il savait très bien que le monde avait une dette envers lui, mais il n'envisageait pas de se faire payer cette dette. Il voulait juste retrouver sa voix, ôter son bâillon, pouvoir se défendre et dire la vérité ou pour le moins sa version

de la vérité, pouvoir la raconter aux jeunes et aux moins jeunes, à tous ceux qui avaient déposé leur confiance en lui et qui l'avaient admiré et aimé. Et aussi laver le nom de sa famille et pouvoir mourir tranquille. C'était tout ce qu'il voulait. Et pour ce faire, moi, qui étais un grand écrivain, qui écrivais des livres et des articles si admirables, moi qu'il connaissait et appréciait avant même de me rencontrer, parce qu'il connaissait et appréciait ma sœur Blanca, je pouvais lui être utile. Attention : je pourrais non seulement lui être utile à lui, ce qui est secondaire ; je pourrais être utile à tout le monde en racontant dans un livre sa véritable vie.

— Bon alors, a dit Santi quand on a pris congé de Marco à la sortie de La Tagliatella sur le chemin de la gare. Tu penses quoi du vieux ?

J'ai attendu qu'on soit suffisamment loin de Marco pour dire, ou presque crier :

— Une horreur ! Une véritable horreur !

Pendant le trajet de retour vers Barcelone, j'ai donné libre cours à mes impressions : j'ai dit à Santi ce que je pensais de Marco. Je lui ai dit qu'il était non seulement un sacré menteur, mais aussi un manipulateur, une crapule et un lèche-bottes sans scrupules qui voulait se servir de moi pour blanchir ses mensonges et ses méfaits. Je lui ai dit que pour rien au monde je ne pensais écrire l'histoire de Marco, parce qu'il m'apparaissait comme un homme horrible et parce que Marco n'était pas une fiction mais une réalité épouvantable, alors que j'avais besoin d'une fiction. Je lui ai dit que, de plus, il était impossible d'écrire l'histoire de Marco et, cette fois-ci, j'ai cité Vargas Llosa et Magris et même Arrabal et sa théorie selon laquelle le menteur n'a pas d'histoire ou qu'il est impossible de la raconter sans mentir. Je lui ai dit aussi que, même s'il était possible de raconter l'histoire de Marco, il ne fallait pas la raconter, que c'était immoral, parce que la raconter – j'ai alors cité Primo Levi et Teresa Sala – revenait à tenter de comprendre Marco, et tenter de comprendre Marco revenait presque à le justifier, puis j'ai conclu – je ne sais pas si j'ai cité Anna Maria Garcia – que ce qu'on pouvait faire de mieux avec ce monstre

de vanité et d'égoïsme était de ne pas écrire sur lui, de le laisser pourrir dans sa solitude sans honneur. Santi m'a écouté avec patience, en riant parfois, sans prendre la peine de discuter mes arguments, essayant en vain d'apaiser ma fureur avec une bonne dose de son imperturbable ironie portègne et, quand on est descendus du train à Barcelone, il m'a proposé de prendre un café.

— Pas question ! lui ai-je répondu, presque en criant de nouveau. Je vais de ce pas voir ma mère !

À la fin de cette même année, *Ich bin Enric Marco*, le documentaire de Santi Fillol et Lucas Vermal, est sorti en salles et le 27 décembre, j'ai publié dans le journal *El País* un article à son sujet, intitulé "Je suis Enric Marco". Il disait ceci :

"Le 11 mai 2005, on a découvert la vérité : Enric Marco était un imposteur. Pendant vingt-sept ans, Marco avait prétendu avoir été le prisonnier n° 6448 du camp de concentration allemand de Flossenburg ; il avait vécu ce mensonge et il l'avait fait vivre : pendant presque trois décennies, Marco a tenu des centaines de conférences sur son expérience du nazisme, il a présidé l'Amicale de Mauthausen, l'association qui réunit les anciens déportés espagnols des camps nazis, il a reçu les honneurs et d'importantes décorations, et le 27 janvier 2005, il a ému, parfois jusqu'aux larmes, les parlementaires espagnols réunis au Congrès des députés pour rendre hommage, pour la première fois, aux presque neuf mille républicains espagnols déportés par le IIIe Reich ; et c'est seulement la découverte *in extremis* de la supercherie qui a empêché Marco, trois mois et demi après sa remarquable prestation, de se surpasser lui-même en prononçant un discours au camp même de Mauthausen, devant le président du gouvernement, José Luis Rodríguez Zapatero, et d'autres hauts dignitaires, lors de la commémoration des soixante ans de la fin du délire nazi. Nombreux sont ceux qui se souviennent de l'affaire, laquelle a fait le tour du monde et a rempli les journaux d'articles chargés d'injures contre Marco ; une exception a été l'article que lui a consacré Mario Vargas Llosa : son titre était « Horrible et génial ». Le premier adjectif est évidemment exact ; le second, aussi : il faut être un génie pour tromper tout le monde pendant presque trente

ans, y compris sa famille, ses amis, ses compagnons de l'Amicale de Mauthausen et même un prisonnier de Flossenburg, qui l'a reconnu comme un de ses camarades dans le malheur.

Un génie ou presque. Car il est bien sûr difficile de se départir de l'idée que certaines faiblesses collectives ont rendu possible le triomphe de la bouffonnerie de Marco. Celui-ci, tout d'abord, a été le produit de deux prestiges parallèles et indépassables : le prestige de la victime et le prestige du témoin ; personne n'ose mettre en doute l'autorité de la victime, personne n'ose mettre en doute l'autorité du témoin : le retrait pusillanime devant cette double subornation – la première d'ordre moral, la seconde d'ordre intellectuel – a fait le lit de l'escroquerie de Marco. Y ont aussi contribué au moins deux autres éléments. L'un est notre relative ignorance du passé récent en général et du nazisme en particulier : bien que Marco se soit vendu comme un remède contre cette tare nationale, il était, en réalité, la meilleure preuve de son existence. Le second élément n'est peut-être pas aussi évident. Il ne fait pas de doute qu'en ce moment même, le pire ennemi de la gauche est la gauche elle-même ; c'est-à-dire : le kitsch de la gauche ; c'est-à-dire : la conversion du discours de gauche en une coquille vide, en un sentimentalisme hypocrite et de pacotille que la droite a qualifié de « bonisme ». Or, dans ses interventions publiques, Marco a su incarner avec brio cette prostitution ou cet échec de la gauche ; autrement dit : les mensonges de Marco sont venus satisfaire une demande massive et vaguement gauchiste de venimeux fourrage sentimental assaisonné d'une bonne conscience historique. Pourtant, les implications de l'affaire Marco ne sont pas seulement politiques ou historiques ; elles sont aussi morales. Depuis un certain temps, la psychologie insiste sur le fait qu'on peut à peine vivre sans mentir, que l'homme est un animal qui ment : la vie en société exige cette dose de mensonge qu'on appelle éducation (et que seuls les hypocrites confondent avec l'hypocrisie) ; Marco a amplifié et a perverti monstrueusement cette nécessité humaine. En ce sens, il ressemble à Don Quichotte ou à Emma Bovary, deux autres grands menteurs qui, comme Marco, ne se sont pas résignés à la grisaille de leur vie réelle et qui se sont inventés et qui ont vécu une vie héroïque fictive ; en ce sens, il y a quelque chose dans le

destin de Marco, comme dans celui de Don Quichotte et d'Emma Bovary, qui nous concerne profondément tous : nous jouons tous un rôle ; nous sommes tous qui nous ne sommes pas ; d'une certaine façon, nous sommes tous Enric Marco.

C'est peut-être pourquoi Santiago Fillol et Lucas Vermal ont intitulé leur documentaire sur Marco qui sort dans les salles ces jours-ci : *Ich bin Enric Marco*. Le film possède plein de qualités, mais il ne me reste ici de la place que pour en souligner deux. La première est sa modestie : Fillol et Vermal ne prétendent pas épuiser la complexité du personnage ; le film puise toute sa force dans cette limitation. La seconde qualité n'est pas moins essentielle. Comme le sait tout bon menteur, un mensonge ne triomphe que s'il est pétri de vérités ; le mensonge de Marco ne fait pas non plus exception : Marco avait certes été dans l'Allemagne nazie pendant la guerre, pourtant non comme prisonnier républicain mais comme travailleur volontaire de Franco ; les nazis l'avaient certes mis en prison, pourtant non au camp de Flossenburg, mais dans la ville de Kiel, et non en raison de son militantisme antifasciste mais, peut-être, parce que la défaite s'annonçait. Fillol et Vermal ont eu la bonne idée d'amener Marco au mensonge à travers la vérité et non l'inverse et ainsi, ils le montrent non seulement en train de lutter bec et ongles avec son mensonge mais aussi en train de lutter pour revendiquer la vérité de son mensonge, de lutter encore pour se revendiquer lui-même en tant que victime, de lutter encore pour imposer le mensonge au détriment de la vérité, de lutter pour lui-même. De lutter. C'est un personnage fascinant. C'est un film fascinant. Allez le voir."

4

Comme sa mère était à l'asile, l'enfance de Marco se résume en une succession de pérégrinations de famille en famille et de foyer en foyer, ce qui veut dire qu'il n'a eu ni famille ni foyer. Son père s'appelait Tomás Marco et était arrivé à Barcelone venant d'Alfaro, dans la région de La Rioja, "un village de cigognes et de libres penseurs", ajoute immanquablement Marco chaque fois qu'il parle de lui. Il était libertaire, maçon et imprimeur et, bien qu'appartenant ainsi à l'élite culturelle de la classe ouvrière (ou précisément pour cela), il était affilié au syndicat des arts graphiques de la CNT, l'organisation anarchiste. Ce n'était pas un homme affectueux, ou du moins Marco ne se souvient pas de lui comme l'ayant été : il ne se rappelle pas que son père l'ait jamais pris par la main, qu'il ait eu un geste de tendresse envers lui, qu'il lui ait acheté un seul jouet (de fait, il se souvient de n'avoir eu qu'un seul jouet, fugace qui plus est : un cheval de carton qui avait immédiatement été offert à une cousine). Son père n'apportait à la maison que des livres et des journaux, et cela explique que Marco soit devenu un lecteur aussi précoce qu'omnivore.

Pourtant cela ne l'explique qu'en partie. Le père de Marco vivait avec une femme ; elle s'appelait Teodosia, mais son prénom ne devait pas lui plaire et elle se faisait appeler Felisa. Marco se souvient d'elle comme d'une femme revêche et violente, qui n'hésitait pas à le frapper ni à se battre avec son père ou à sortir des ciseaux au milieu d'une discussion entre voisins ; il se souvient aussi qu'elle était alcoolique. Marco la haïssait de tout son être, parce que, dit-il, elle avait fait de son enfance un vrai cauchemar. Il dit qu'elle passait parfois la journée au lit et qu'elle